

Coup de coeur
L'aventure est au coin de la rue
Les Matins infidèles

Yves Rousseau

Volume 9, numéro 1, septembre–novembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34251ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rousseau, Y. (1989). Compte rendu de [Coup de coeur : l'aventure est au coin de la rue / *Les Matins infidèles*]. *Ciné-Bulles*, 9(1), 32–33.

L'aventure est au coin de la rue

par Yves Rousseau

« Tristesse du réveil !
Il s'agit de redescendre, de s'humilier.
L'homme retrouve sa défaite : le quotidien. »
(Henri Michaux, *L'insoumis, Plume, Animaux fantastiques*, Gallimard)

Le matin est un moment crucial de la journée, l'heure du retour à la concrétude du quotidien. On est expulsé du sommeil réparateur pour affronter une liste infinie d'événements, de rencontres, de situations qui, à leur tour, provoquent d'autres conséquences, d'autres événements, d'autres rencontres et ainsi de suite. On quitte le monde des rêves où tout est possible pour retomber sous le joug des lois humaines et d'autres, tout aussi contraignantes, comme celle de la gravité universelle.

La plupart du temps, la réinsertion se fait en douce, on n'y pense même pas ou à peine, les choses s'enchaînent d'elles-mêmes. Parfois cependant, le clivage est trop grand entre nos rêves et l'état des choses au réveil : les matins sont infidèles à nos rêves, qui ne passent pas l'épreuve du réel.

À l'image des auteurs du film **les Matins infidèles**, les deux personnages principaux ont décidé de travailler en équipe. Marc (Jean Beaudry), professeur de cégep, écrit un roman en s'inspirant des photos que Jean-Pierre (Denis Bouchard) prend chaque matin pendant un an du même coin de rue où se trouve un petit *snack-bar* et un arrêt d'autobus. Si la littérature alimente l'audiovisuel (« Je veux une histoire, un texte, un scé-

nario » disent toutes voix confondues spectateurs, producteurs et metteurs en scène), la relation inverse est plus rare. Dans le cas qui nous intéresse, le faiseur d'images sert de déclencheur à l'écrivain et c'est même le photographe qui aurait proposé cette démarche créatrice bicéphale. Venant d'un tandem scénariste/réalisateur, cette situation de base pose évidemment la question de la création artistique mais d'une manière douce, jamais didactique et toujours en prise avec les autres enjeux du film.

Ces enjeux sont lentement élaborés dans une construction impressionniste où se révèlent les personnages. On est ici loin de la réplique qui tue, le mot d'auteur qui livre d'un seul coup le personnage bien ficelé prêt à être emporté. Au fil des séquences, comme au fil des jours dans la vie, les liens se tissent et se relâchent entre les personnages, d'une part ; entre les personnages et les spectateurs, d'autre part.

Au centre du film, deux êtres, deux types d'hommes, amis tout en étant fort différents dans leur appréhension du monde. Marc, l'écrivain, est en rupture de couple. Sa blonde découche régulièrement sans chercher à jouer la comédie. Marc reste calme, ouvert, disponible, amoureux. Il lui semble plus facile de laisser sa place de professeur en écoutant ses principes syndicalistes et politiques que de rompre une relation qui ne lui apporte guère de satisfaction, sinon une sorte de complaisance masochiste qui est souvent le lot de ceux qui, spontanément, s'identifient aux victimes. C'est d'ailleurs peut-être sa frustration qui le pousse à écrire son roman, à toujours secourir son copain photographe, que ce soit pour payer ses contraventions ou pour l'héberger en cas de besoin. Si Marc

Le photographe et la belle inconnue (Denis Bouchard et Nathalie Coupal)



Coup de coeur : les Matins infidèles

est un sauveur pour les autres, il est incapable de l'être pour lui-même.

Jean-Pierre, de son côté, c'est l'insoutenable légèreté de l'être. Imprévisible et imprévoyant, talentueux mais irresponsable, sorte d'éternel adolescent, il semble planer au-dessus de la mêlée, comme un chat toujours certain de retomber sur ses pattes. Devant prendre sa photo quotidienne à huit heures du matin, il ira truquer l'horloge qui y apparaît, puis l'acheter, pour se débarrasser de la tyrannie des horaires. Il vit avec son fils de cinq ans une relation chaleureuse tout en voulant, du moins en paroles, agrandir la famille avec ses amantes de passage.

Pour Marc et Jean-Pierre, l'imaginaire est une échappatoire, ils sont en fuite d'un réel qui les dépasse, les ronge, incapables de le transcender. Leurs compagnes semblent mieux arriver à contrôler leurs existences. Ce sont les gars qui font et qui ont des problèmes.

On ne peut les catégoriser en *winners* ou en *losers*. De leur complexité naît leur beauté, leur charme, leur existence propre. Les cadrages, éclairages, couleurs, décors et costumes sont également choisis en conséquence. Ce film est courageux car il est fait sans compromis : rien n'est sacrifié au look publicitaire ou télévisuel. **Les Matins infidèles** passera très mal à la télévision, médium incapable de rendre les subtiles tonalités des éclairages diffus, sombres, qui sont une caractéristique importante du film. Rares sont les scènes où le soleil brille, la direction artistique a privilégié les couleurs ternes, à des lieues des couleurs *flashantes* qui sont de mise pour attirer l'oeil à tout prix.

Tourné sur une période d'un an, **les Matins infidèles** rend palpable de plusieurs manières le passage du temps et son inexorable travail d'érosion sur les rêves, les êtres et la ville. Il y a bien sûr les saisons qui habillent Montréal, mais aussi cette horloge qui atteste la supposée ponctualité du photographe. Si, pendant l'année, les éléments varient à l'intérieur du cadre de la photo (le snack-bar se transforme, les passants ne sont pas les mêmes), l'horloge toujours réglée à huit heures devient l'expression d'un temps qui s'arrête, figé dans l'espace d'un cadre rigide. Peut-être celui de la vie des protagonistes. Cette illusion de stabilité dans le flux indifférent du temps dénote la recherche d'un ordre dans la vie, d'une structure à laquelle se raccrocher, une discipline qui serait gage de survie, une sorte de bouée pour garder la tête hors de l'eau.

Il y a un suicide dans **les Matins infidèles**, et ce suicide, quoique envisageable, n'est pas expliqué par une pirouette scénaristique du genre lettre justificative ou allusion au détour d'un dialogue pour appeler à l'aide un autre personnage et par le fait même sécuriser le spectateur en lui mettant la puce à l'oreille. Les auteurs ont préservé cette part de mystère souvent évacuée des scénarios trop limpides, passés au peigne fin pour en expurger l'ambiguïté, scénarios devenant les vecteurs d'une morale irréprochable, bien-pensante et pure, une morale de téléfilm. L'inexplicable arrive comme tel, comme un coup de pied dans le ventre. Cet inconcevable est angoissant, il n'offre pas de prise à la raison. On ne peut que se repasser à toute vitesse le film dans sa tête — comme il arrive, dit-on, à ceux qui se jettent dans le vide — et s'abandonner à cette histoire à la fois douce et tragique. ■

Les Matins infidèles

35 mm / coul. / 84 min /
1989 / fic. / Canada

Réal. et scén. : Jean Beaudry et François Bouvier
d'après une idée originale de François Bouvier

Mise en scène : François Bouvier

Image : Alain Dupras

Son : Claude Beaugrand et Esther Auger

Mus. : Michel Rivard

Mont. : Jean Beaudry

Prod. : François Bouvier -
Productions du Lundi Matin
et Marc Daigle

Dist. : Aska Film

Int. : Denis Bouchard, Jean Beaudry, Laurent Faubert-Bouvier, Violaine Forest, Louise Richer, Nathalie Coupal



Marc, l'écrivain (Jean Beaudry)